

Le bilboquet, un badinage dangereux ? Une étude sur *Le Bilboquet* de Marivaux

Pendant longtemps, *Le Bilboquet* est demeuré une œuvre inaccessible et inconnue. Ce n'est qu'en 1972, dans l'édition de Frédéric Deloffre pour la Pléiade, que ce conte a été intégré aux *Cœuvres de jeunesse* de Marivaux. Mais en raison sans doute de l'ostensible légèreté du sujet et du style, *Le Bilboquet* n'en est pas moins resté dans l'ombre ; il a souvent été considéré comme « l'œuvre d'un jeune homme qui n'en est encore qu'aux premiers tâtonnements de l'expérience littéraire » (Dervaux, 1994, p. 247). Deux études ont néanmoins contribué à une revalorisation littéraire de cette œuvre : la préface de Françoise Rubellin dans son édition du *Bilboquet*, et l'article de Sylvie Dervaux intitulé « La chambre d'enchantement ». Cette étude met l'accent sur la « liberté du récit » (Dervaux, 1994, p. 264) que procure le choix d'un sujet léger, tel que le jeu du bilboquet. La préface de F. Rubellin nous offre une vue globale de l'histoire éditoriale du texte ainsi que de sa réception. Elle propose également une interprétation textuelle qui met en avant « l'agilité et la vivacité » littéraires d'un tel sujet badin (Rubellin, 1995, p. 75). Ces deux études nous amènent à considérer le jeu du bilboquet à la fois comme un outil que Marivaux utilise pour réaliser son ambition anticlassiciste en littérature et comme une manifestation de l'esthétique « rococo » (Martin, 2022, p. 82) de Marivaux. Jusqu'à présent, c'est surtout l'originalité littéraire du bilboquet en tant que sujet qui a été soulignée. La représentation du phénomène provoqué par ce jeu est relativement moins explorée. Ainsi, en approfondissant l'idée de liberté associé au jeu du bilboquet, nous proposerons une étude qui se concentre davantage sur la manière dont le jeu est mis en scène et sur l'analyse que le conte suggère du plaisir qu'il procure.

■ Jingxuan Pan – doctorante en Littératures françaises du XVIII^e siècle à Sorbonne Université.
Adresse de correspondance : 1 rue Victor Cousin, 75005, Paris ; e-mail : pan.jingxuan213@gmail.com
ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0009-6676-5085>

1. Ce qu'est le bilboquet

Le bilboquet est un jeu dont le succès repose sur le sens de l'équilibre et l'habileté du joueur. La forme actuelle du bilboquet, une tige en bois munie à l'extrémité d'une corde attachée à une boule percée, date du XVI^e siècle mais elle a connu à travers les époques de subtiles variations. Lorsque Marivaux rédige *Le Bilboquet* en 1712, le jouet se composait d'une « bille de plomb » et d'une « coupelle » dans laquelle la bille devait tomber (Rubellin, 1995, p. 71). Requérant de la dextérité tout en restant accessible, le bilboquet incite le joueur à renouveler continuellement l'opération afin de reproduire le succès. Les multiples façons d'aborder le jeu offrent en effet matière à l'explorer d'un point de vue littéraire. Toutefois, dans le conte de Marivaux, non seulement la méthode de jeu du bilboquet est peu présente, mais la description du jeu est presque omise – sans doute parce que sa notoriété à l'époque dispensait de toute exposition détaillée. L'auteur met en évidence un aspect qui, pour un lecteur moderne (étant donné la désuétude du jeu à notre époque), est d'emblée frappante : le bilboquet suscite agacement et contrariété. Ce divertissement, dit le narrateur, est épouvantable : il « m'a volé mille agréables moments, que ma maîtresse employait à jouer, et que sans lui j'aurais passés dans de doux entretiens avec elle ». Le narrateur, qui est un amant blessé, perçoit dans le bilboquet un « obstacle à sa passion », une distraction pour sa bien-aimée. Les expressions telles qu'« une haine immortelle », « la douleur », « le fiel » (Marivaux, 1995, p. 89) qu'il emploie pour exprimer sa répulsion traduisent l'aversion suscitée par ce jeu. Le lecteur s'engage ainsi dans la fable avec cette perspective négative pour appréhender le bilboquet, s'attendant à en voir les aspects défavorables – des attentes qui seront amplement confirmées.

La fable est organisée autour de deux groupes antagonistes de divinités : la Folie, la Bêtise et l'Ignorance d'un côté, l'Amour, l'Esprit et la Raison de l'autre. Le Bilboquet, jouet personnifié, est fils de la Folie et du Ridicule ; il est employé comme un instrument de revanche contre l'union de la Raison. Sous la direction de la Folie, l'objectif des déesses est d'utiliser le charme irrésistible du Bilboquet pour reconquérir les Européens qui leur avaient autrefois tourné le dos au profit des préceptes de la Raison et reprendre le contrôle sur eux. La Folie raconte ensuite comment le Bilboquet avait autrefois exercé sa domination en Europe. Cette histoire occupe plus de la moitié de la fable, et le nouveau projet de vengeance, qui aurait dû être le point central selon les ambitions de la Folie, s'étend sur moins de la moitié du texte et reste même inachevé¹. Dans un retour sur le succès de son fils, la Folie dépeint

1. Dans l'édition de Françoise Rubellin. *Le Bilboquet* se compose de 25 pages, de la page 89 à la page 113. L'histoire du succès du Bilboquet s'étend de la page 91 à la page 104. La Folie commence à indiquer aux deux autres déesses les démarches concernant son projet de vengeance à partir de la page 104. Le narrateur s'en lasse et annonce la fin du texte à la page 112.

le Bilboquet comme un « petit monstre » avec un « nom bizarre », qualifié de « petit coquin » émettant un bruit « épouvantable » (Marivaux, 1995, p. 91-92). Le point de vue du narrateur, qui est fondé sur la rancœur d'un amant blessé, se manifeste à travers ces termes chargés d'émotion. C'est comme si la Folie, tout en persévérant dans son comportement contestable, se moquait d'elle-même en se livrant à sa propre satire. La déesse raille ensuite le processus de réception chez les êtres humains :

[...] cet enfant, dis-je, nous embrassa son père et moi. Faire naître quelque chose et ne le pas produire, n'est pas du caractère de nos divinités ; le produire sous nos vrais noms, et nous en déclarer les vrais parents, n'eût pas été le moyen de faire sa fortune. [...] mais comme il ne s'agit avec les hommes que de déguiser un peu les plus méchantes choses pour les faire recevoir ; et qu'un rien nous concilie l'esprit des mortels, nous jugeâmes à propos, suivant cette sage réflexion, de donner du crédit à notre cher fils, et de le produire en nous y prenant de cette manière. (Marivaux, 1995, p. 92)

Dès ce moment, on commence à percevoir le manque de prudence des individus envers ce jeu dont le nom paraît « bizarre » selon l'avis de la Folie. L'originalité de l'appellation trompe les gens sur sa véritable nature, qui se résume à une fusion de la folie et du ridicule. Les effets saisissants engendrés par le bilboquet ne sont nullement anticipés, du fait de ses caractéristiques frivoles et *a priori* inoffensives – ce jeu, cette « machine de bois » (Marivaux, 1995, p. 93), n'est considéré que comme un « rien » ne requérant aucune vigilance particulière. Ici, nous retrouvons implicitement le rôle que Marivaux accorde au « Rien », conformément aux thèses qu'il développe dans d'autres ouvrages, en particulier dans *Pharsamon*, où l'on trouve un long excursus sur l'importance paradoxale du Rien :

[...] le Rien est le motif de toutes les plus grandes catastrophes qui arrivent parmi les hommes ? Ne savez-vous pas que le Rien détermine ici l'esprit de tous les mortels ; que c'est lui qui détruit les amitiés les plus fortes ; qui finit les amours et les plus tendres, qui les fait naître tout à tour ? Que c'est le Rien qui élève celui-ci, pendant qu'il ruine la fortune de celui-là ? Ne savez-vous pas, dis-je, qu'un Rien termine la vie la plus illustre ; qu'un Rien décrédite, qu'un Rien change la face des plus importantes affaires ? qu'un Rien peut inonder les villes, les embraser ; que c'est toujours le Rien qui commence les plus grands Riens qui le suivent, et qui finissent par le Rien ? (Marivaux, 1972, p. 562)

Si l'on rapproche ce passage de la fable du *Bilboquet*, on ne peut qu'être frappé par la cohérence du propos (Martin, 2022, p. 90). L'histoire qui retrace la réussite du Bilboquet présente des scènes où ce jeu parvient à faire oublier aux gens leurs rôles d'amant, de serviteur, etc². Peut-on considérer *Le Bilboquet* comme une expansion

2. On reviendra sur ce point dans le troisième temps de notre étude.

de la réflexion digressive que l'on retrouve dans *Pharsamon*³ ? Il ne faut pas négliger ou sous-estimer la valeur d'un « rien », capable d'engendrer les conséquences les plus sérieuses : un « rien » tel que le bilboquet, jeu frivole apporté par un enfant dans la fable, chasse la Raison, l'Amour et l'Esprit de l'Europe et rend les gens fous et ridicules. Cette « inutilité » occupe complètement les gens ; le sérieux est complètement rejeté au second plan. Pour le narrateur, qui est un amant, le sentiment est tout aussi sérieux que précieux et doit être considéré avec respect. Le bilboquet se révèle haïssable et épouvantable, car il offre à sa bien-aimée une joie plus immédiate et plus abondante. L'amant se sent incapable de rivaliser avec un jeu qui promet l'amusement et il est presque impossible pour lui d'en sortir vainqueur. C'est donc de cette frustration que procède le ressentiment du narrateur contre le jeu.

Cependant, peut-on véritablement considérer le bilboquet comme une menace sérieuse ? Comme le souligne F. Rubellin⁴, l'attitude envers le bilboquet se révèle quelque peu ambivalente en certains endroits. On retrouve de telles désignations : une « surprise de gaieté », un « instrument récréatif », un « innocent artifice » (Marivaux, 1995, p. 96, 98, 106). Pour ceux qui ne partagent pas la perspective de l'amant blessé, le bilboquet se présente comme un objet source de réjouissance et de plaisir. Grâce à ce jeu, les gens accèdent à une vivacité qui leur est généralement refusée dans leur rôle social, conformément aux conventions et aux normes en place⁵. Si l'on considère le bilboquet sur le plan du fonctionnement social, il est une puissance de bouleversement ; mais si on l'observe sur un plan individuel et comme « art de vivre », le bilboquet est une source de réconfort et de bien-être. Le bilboquet est qualifié d'« instrument de ses malheurs » (Marivaux, 1995, p. 94) uniquement par l'amant offensé, ou plus largement, par ceux dont les avantages liés à l'obligation sociale de l'autre sont contrariés.

2. Comment se répand la fureur du jeu

On sait que le bilboquet doit en grande partie sa popularité à la passion de Henri III. Mais le narrateur de la fable envisage une autre histoire du succès du bilboquet, antérieure à son époque et indépendante de l'influence du roi. Le Bilboquet, fils de la Folie, apparaît comme tombé du ciel devant la maison d'un bourgeois nommé Lysidor. La propagation de la frénésie pour ce jeu prend ainsi son élan parmi les domestiques de cette maison. Animé par le désir de partager cette expérience plaisante,

3. Selon les documents historiques, *Pharsamon* a été composé antérieurement au *Bilboquet* : le premier a été achevé en 1712 et le deuxième a vu le jour vers 1713. « [...] *Pharsamon*, pour lequel la première demande d'approbation est du 8 décembre 1712 [...] » « *Le Bilboquet* fut écrit aussitôt après *La Voiture embourbée*, entre mai et août 1713 [...] » (Coulet, 1975, p. 19, 27).

4. « [...] un texte totalement incohérent, sérieux et ludique, pour et contre le jeu [...] » (Rubellin, 1995, p. 68).

5. On reviendra sur ce point dans le troisième temps de notre étude.

Lysidor présente la machine de bois à sa maîtresse Lysie pour l'amuser. À sa grande surprise, Lysie en devient elle aussi éperdument passionnée. C'est ainsi que le bilboquet poursuit sa conquête dans la maison de Lysie, devenant par la suite un objet de passion pour le public grâce à la recommandation du père de Lysie, un magistrat.

Bien que l'objet survienne d'abord chez Lysidor, ce n'est pas lui le plus grand ni même le premier joueur de bilboquet. Les premiers joueurs sont les domestiques. La scène où le Bilboquet joue avec sa machine suscite immédiatement l'admiration de deux d'entre eux, attirés par le « bruit épouvantable » produit par cet être divin-enfant. Sa figure plaisante les amuse au point que « leurs éclats de rire redoublèrent », et que l'un d'eux, « étouffant à peine son envie de rire » (Marivaux, 1995, p. 92-93), rapporte la présence du Bilboquet à son maître. Ce même serviteur apporte ensuite le Bilboquet à la cuisine où il joue devant tous les domestiques. Face à cette scène amusante, ils « en voulurent faire autant » et l'effet que le jeu produit sur les domestiques est agréable et vif : ils semblent envoûtés lorsqu'ils empruntent au Bilboquet « la machine de bois chacun à leur tour » (Marivaux, 1995, p. 93). Quand le jeu du bilboquet est transporté dans un nouveau lieu, la demeure de Lysie, les domestiques de cette résidence ne résistent pas non plus à son charme immédiat. Alors qu'un domestique est chargé d'annoncer à Lysie le dîner, la voyant s'adonner au jeu avec son amie Philis, « le domestique [...] s'arrête, devient immobile [...], il ouvre seulement de grands yeux et sourit de joie [...] » (Marivaux, 1995, p. 96). La réaction intensément expressive révèle à quel point le jeu peut être contagieux. Toutefois, cette réaction demeure superficielle, ne laissant voir que les mouvements physiques sans offrir d'indice sur les sentiments intérieurs. On constate ainsi que les premiers plaisirs naissent de la frivolité du bilboquet, une caractéristique qui le rend compatible avec le goût supposé superficiel des individus occupant des positions sociales modestes. Ce groupe social étant nombreux, le jeu accède rapidement à la popularité et à la notoriété. Les premiers joueurs ont ainsi le premier degré de plaisir : l'amusement simple, qui résulte directement de la nature technique du jeu.

Si le premier frémissement vient de l'intérêt suscité parmi le public des domestiques, le succès du bilboquet est assuré par le désir d'imitation, caractéristique inhérente à la nature humaine. C'est ainsi que la servante, emportée par « l'étourderie », renverse le poisson destiné au déjeuner de Lysidor dans les cendres, tout simplement parce qu'elle meurt « d'impatience de jouer comme les autres » (Marivaux, 1995, p. 93). Plus tard dans l'histoire, Lysie exploite également ce même sentiment d'envie chez son amie Philis pour éveiller en elle une « ardeur digne du jeu charmant » :

Lysie joue, Philis étouffe ; la parole lui manque par la précipitation de parler : la présence de cette machine l'accable, et semblable à ces anciennes prêtresses, elle paraît agitée d'un mouvement convulsif qui ne lui laisse que la liberté de bredouiller. Déesse donne, donne, donne, elle tend la main : elle suit Lysie qui, sentant redoubler son plaisir par l'empressement de Philis, recule en jouant toujours et se fait suivre comme une ombre vaine, que Philis poursuit inutilement. (Marivaux, 1995, p. 96)

L'aspiration à imiter autrui agit comme un catalyseur pour la contagion et aggrave la fureur. Philis ne parvient pas même à construire une phrase grammaticalement complète ; elle suit docilement Lysie « comme une ombre vaine » – elle régresse effectivement à son état quasi originel, à une sorte d'état infantile inapte à toute pensée critique. Du côté des joueurs, le désir mimétique de ceux qui les regardent confère un deuxième degré de plaisir au jeu : en se voyant objet d'imitation, Lysie sent « redoubler son plaisir » sans doute parce que sa vanité est flattée d'être prise pour modèle, et davantage encore parce qu'elle occupe une position supérieure dans le rapport inégal de pouvoir – c'est à elle de satisfaire Philis et de la rendre contente. Ainsi, plus les joueurs s'adonnent au jeu, plus ils s'y absorbent, et plus ils suscitent d'émules.

Malgré le nombre considérable de domestiques fervents admirateurs du jeu, ainsi que les joueuses assidues Lysie et Philis, le phénomène du bilboquet ne se répand d'abord qu'auprès d'un public relativement restreint. Deux individus jouent un rôle fondamental dans le triomphe du Bilboquet et de la Folie : le premier est Lysidor, un jeune bourgeois « riche et spirituel », dont les actions sont considérées comme des « inspirations de l'Esprit » (Marivaux, 1995, p. 92) ; le second est le père de Lysie qui occupe une position sociale influente. Ce dernier recommande le jeu pour deux raisons : d'abord, il y trouve du plaisir (« À la vue de cet instrument, il est le premier à rire [...] »), ensuite, il « attribue l'invention à Lysidor connu pour un homme de goût et d'esprit » étant donné que, d'après Lysie, le bilboquet a été offert par son amant (Marivaux, 1995, p. 97). La réputation de Lysidor garantit une perception positive de cette machine de bois : les gens « ne doutent point qu'il ne soit plaisant, puisqu'un homme d'esprit en est l'auteur » et s'impliquent activement dans la propagation du jeu (Marivaux, 1995, p. 98). Grâce à Lysidor, le jeu du bilboquet gagne en prestige, et grâce à l'appui du magistrat, il atteint un public plus large et plus significatif. Cette situation fait écho à l'histoire selon laquelle la popularité du bilboquet aurait été décuplée par l'engouement du roi Henri III⁶. Dans ce contexte, l'importance sociale du joueur joue un rôle bien plus important que le jeu lui-même dans sa diffusion sociale⁷. Le magistrat recommande le bilboquet à d'autres, et ces mêmes personnes « instruit[e]s par le magistrat en instruisent d'autres, les autres le redisent à leur tour dans la même journée ». Si la noblesse « ne dédaigne point d'imiter la roture » (Marivaux, 1995, p. 97), c'est principalement parce que des membres de la noblesse font partie des joueurs, plus que la simple roture. Lorsque les hommes d'un rang élevé se détournent du jeu, le bilboquet tombe rapidement dans l'oubli et dans le mépris : quand les joueurs sont majoritairement issus de la « canaille », ce jeu répugne aux « honnêtes gens » et ne trouve faveur que « parmi des malheureux

6. « Cette rapide expansion du jeu de bilboquet s'explique socialement et politiquement : c'est un principe fondateur du système monarchique, que de voir la Cour imiter son roi, puis le peuple parisien imiter la Cour, et enfin la province » (Rubellin, 1995, p. 27).

7. C'est bien pour cette raison que dans le projet de vengeance de la Folie, le choix du premier joueur du bilboquet est également un fameux bourgeois, Périnte (Marivaux, 1995, p. 110).

valets et autres menus gens » (Marivaux, 1995, p. 103-104). La popularité du bilboquet conduit ainsi à sa propre chute.

3. Ce que le bilboquet fait aux joueurs

Dans la première partie de notre étude, nous avons mis en évidence le fait que le bilboquet ne représente un danger que pour l'amant dont la bien-aimée est distraite. Cette distraction ne fait en réalité que manifester un phénomène plus large : celui de la liberté conférée par le jeu. Dans le cas de Lysie, le temps qu'elle consacre à jouer au bilboquet crée un espace où elle peut se plonger dans ses intérêts essentiels – ici, « essentiel » signifie que ces goûts tendent à s'émanciper de la pression sociale. Par contraste, on peut constater à travers les reproches adressés par Lysidor que l'amour implique de nombreuses responsabilités interpersonnelles : il exige une attention constante aux douceurs et aux chagrins, ainsi qu'une disponibilité perpétuelle pour répondre et échanger (Marivaux, 1995, p. 95). Cet amour se révèle même plus contraignant, car il est destiné à aboutir au mariage, institution sociale par excellence. Entre Lysidor et Lysie, de même qu'entre Arimant et Philis, il est davantage question de « l'appareil de l'amour » que de « sentiments », car « Lysidor et Arimant étaient des maris futurs » ; les « protestations de tendresse éternelle » et les « raffinements de délicatesse » (Marivaux, 1995, p. 99) chez ces deux couples ne sont que des artifices destinés à maintenir la relation, mais pas des expressions du cœur. Pour cette jeune fille de nature badine⁸, jouer au bilboquet permet de se soustraire, au moins temporairement, aux contraintes qui dictent le comportement social :

[Lysidor] voulut commencer une tendre conversation, sans soupçonner que Lysie n'avait plus pour lui ni coeur ni oreilles. [...] il jugea qu'elle ne l'écoutait point [...] elle se fâcha [...] Lysie enivrée des charmes de l'amusement, prit à peine le temps de se moquer de son chagrin [...] (Marivaux, 1995, p. 95)

Si l'on tient compte de l'allusion érotique du bilboquet que Marivaux n'écarte pas au sein de ces pages dédiées aux joies de Lysie et de Philis⁹, il devient encore plus évident que le bilboquet engendre une libération d'esprit : on peut observer la manière dont ces filles mettent de côté les ornements affectifs ainsi que les obligations en tant que maîtresses, préférant se consacrer complètement au plaisir physique – « la machine ayant tout fait oublier » (Marivaux, 1995, p. 96). Cette observation

8. Philis dit à Lysidor : « [...] je ne m'étonne pas du peu d'attention que Lysie ce matin a donné à votre amour. Vous savez qu'elle est badine [...] » (Marivaux, 1995, p. 95).

9. En mettant en relation *Le Bilboquet* avec un autre texte contemporain traitant du même sujet, F. Rubellin souligne l'incontestable « emploi métaphorique du bilboquet chez Marivaux, avec ses connotations sexuelles » (Rubellin, 2003, p. 66).

permet d'expliquer pourquoi les plus fervents adeptes du bilboquet dans la fable sont des femmes.

La libération d'esprit se manifeste également chez d'autres joueurs décrits dans la fable. L'exemple des domestiques dans les deux maisons est évident. Envoûtés par le bilboquet, ils mettent de côté leurs devoirs en tant que serviteurs : certains se précipitent pour achever la préparation du déjeuner pour Lysidor, d'autres oublient d'annoncer à Lysie le dîner, comme leur maître le leur avait demandé (Marivaux, 1995, p. 93, 96). Plutôt que de se consacrer à servir autrui conformément à leur rôle de domestiques, ils privilégient leur propre joie et s'immergent dans le jeu. Si ce comportement semble prévisible étant donné la modestie de leur condition, il existe toutefois un cas qui attire notre attention, celui du magistrat, père de Lysie.

Sans voir venir ni sa fille ni les domestiques chargés de l'appeler, le magistrat se dirige vers eux, prêt à les « quereller ». Cependant, il est « le premier à rire » et à demander comment jouer. Sa réaction face au bilboquet surprend toute la maison, car « jusque-là il n'avait donné que des marques d'une gravité perpétuelle ». Son statut de « grave magistrat » ne lui permet pas de se montrer sous un jour comique et lui interdit de devenir objet de moquerie en public ; l'esprit badin et la vivacité sont de même interdits. C'est en se libérant de ce rôle social qu'il peut exécuter des mouvements qui « excitent des éclats de rire surprenants », et qu'il se permet également de « ri[re] lui-même de sa honte avec effronterie » (Marivaux, 1995, p. 97). L'association du terme « effronterie » avec celui de « magistrat » peut sembler incompatible. Pourtant, il s'accorde bien avec l'image d'un joueur novice d'un certain âge. La scène est dépeinte d'une manière neutre : le narrateur ne critique pas ce phénomène, mais le présente simplement comme une réalité. Un grave magistrat peut devenir amusant, et il a toute légitimité pour se divertir, tout comme ceux qui occupent des positions sociales plus modestes. Le bilboquet offre en effet une voie vers une forme de bonheur accessible à tous. Se divertir par le biais de ce frivole et anodin artifice se révèle un moyen efficace et universel d'accéder au bonheur. Ainsi, le bilboquet réussit à « uniformiser dans le jeu et dans le rire qu'il suscite les différentes couches de la société » (Dervaux, 1994, p. 254).

On comprend dès lors mieux pourquoi les femmes sont les joueuses les plus enthousiastes dans ce conte. Lysidor est présenté comme un homme fort raisonnable avec une certaine vanité qui le pousse à mépriser les frivolités. Il rit « de pitié » de la scène joyeuse où tout le monde s'amuse avec le jouet (Marivaux, 1995, p. 93) ; il ne parvient pas à comprendre pourquoi Lysie s'absorbe longtemps dans une bagatelle « qui ne mérit[e] pas de les occuper un quart d'heure » (Marivaux, 1995, p. 99). Le terme « mériter » montre que la raison intervient dans l'estimation de la valeur du jeu. C'est après des considérations logiques que l'on évalue le mérite de l'objet en question. De même, Lysidor ne supporte pas d'être ignoré en tant qu'amant, car, on peut déduire que, pour lui, l'ignorance équivaut à une violation des règles. Son plaisir n'est donc pas « naturel » mais repose sur le respect des conventions et des normes établies. En comparaison, les femmes sont « les tenants de la connaissance véritable »

(le plaisir véritable dans le cas du *Bilboquet*) car elles sont guidées par les sentiments et par l' « intuition », tandis que les hommes « n'ont que la raison en partage » (Deloffre, 1961, p. 182) et peuvent acquérir seulement des connaissances artificielles (des plaisirs artificiels). Par conséquent, les femmes ont davantage tendance à suivre leur penchant naturel, à se libérer de toute contrainte conventionnelle, et c'est pourquoi « une bagatelle entre les mains d'une femme est dans son centre » (Marivaux, 1995, p. 97). Les hommes se trouvent alors captifs des règles sociales et refusent de s'en affranchir car c'est de là qu'ils tirent leur satisfaction. Mais cette satisfaction semble méconnaître la véritable nature du bonheur.

On retrouve ainsi, dans le conte du *Bilboquet*, un principe récurrent dans l'œuvre de Marivaux : celui d'une « disproportion entre la cause (infime) et les effets (quasi épiques) » (Martin, 2022, p. 88). Une telle bagatelle suffit à stimuler une disposition naturelle aux hommes, les libérant des entraves interpersonnelles et institutionnelles. En tant qu'outil de la Folie, le bilboquet a en réalité pour effet de faire émerger l'individualité au sein de la collectivité. Les individus, affranchis de toutes les obligations liées à leur rôle social, font ainsi dysfonctionner le système social et des scènes de désordre se déploient : « les nouvelles de la guerre avaient cessé, plus de déclaration d'amour, plus de jalousie, plus de doux entretiens, plus de conversations spirituelles » (Marivaux, 1995, p. 102-103). Ce désordre est en effet un véritable carnaval, où chacun s'exprime et s'oublie dans cette émancipation de soi. Il insuffle une vivacité et un dynamisme au sein de cette société terne peuplée d' « amants figés et des savants tristes » (Rubellin, 1995, p. 70). Ainsi, le bilboquet ne constitue une menace que pour ceux qui occupent des positions gouvernantes, pour ceux qui sont obsédés par la réglementation des pratiques et des usages sociaux. Selon les normes usuelles et les conventions de l'esthétique classique, le bilboquet et la liberté qu'il engendre pour les individus sont répréhensibles. Mais le bilboquet répond, en revanche, idéalement aux attentes et aux principes de l'esthétique rococo, qui servent de base aux « œuvres de jeunesse » de Marivaux, notamment *Pharsamon* et *La Voiture embourbée*.

RÉFÉRENCES

- Coulet, H. (1975). *Marivaux romancier : Essai sur l'esprit et le cœur dans les romans de Marivaux*. Paris : Armand Colin.
- Deloffre, F. (1961). Premières idées de Marivaux sur l'art du roman. *L'Esprit Créateur*, 1(4), 178-183.
- Dervaux, S. (1994). La chambre d'enchantement – *Le Bilboquet* de Marivaux. *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 323, 247-269.
- Marivaux. (1972). *Œuvres de jeunesse*. F. Deloffre et C. Rigault (éd.). Paris : Gallimard.
- Marivaux. (1995). *Le Bilboquet*. F. Rubellin (éd.). Saint-Étienne / Paris : Presses Universitaires de Saint-Étienne et CNRS Éditions.

- Martin, C. (2022). Marivaux ou le parti pris du rien. *Europe*, n° spécial *Marivaux*, 82-94.
- Rubellin, F. (1995). Préface. Dans Marivaux. *Le Bilboquet* (p. 7-76). Saint-Étienne / Paris : Presses Universitaires de Saint-Étienne et CNRS Éditions.
- Rubellin, F. (2003). Les sous-entendus du *Bilboquet*. Dans *Marivaux subversif*. Actes du colloque organisé par Franck Salaün (p. 54-71). Paris : Éditions Desjonquères.

RÉSUMÉ : La fable du *Bilboquet* de Marivaux donne à imaginer la fureur sociale provoquée par ce jeu à l'époque. Poussé par un ressentiment contre le bilboquet qui distrait sa maîtresse, le narrateur développe comment la Folie a conquis les gens de l'Europe à travers cette frivolité. À travers la mise en scène de la contagion du jeu, on observe comment le plaisir qu'il procure ainsi que le désir mimétique des hommes contribuent au succès du bilboquet. Le désordre social résultant de cette frénésie ludique nous amène à nous interroger sur la nature du jeu : s'agit-il simplement d'une distraction divertissante ou représente-t-il en réalité un danger ? Une telle « bagatelle » peut avoir de graves conséquences, conformément à une logique de réévaluation du « rien » que l'on retrouve dans la plupart des œuvres de Marivaux.

Mots-clés : Marivaux, bilboquet, frivolité, rococo, libération de l'esprit

The Bilboquet: a Dangerous Game? A Study on Marivaux's "Le Bilboquet"

ABSTRACT: The "Le Bilboquet" of Marivaux illustrates the social frenzy incited by this game at that time. Driven by resentment against the bilboquet, which distracts his mistress, the narrator elaborates on how Madness has conquered the people of Europe through this frivolity. Through the depiction of the contagion of the game, we could observe how the pleasure it brings and the mimetic desire of men contribute to the success of the bilboquet. The social disorder resulting from this ludic frenzy leads us to question the nature of the game: is it merely an entertainment or does it actually represent a danger? Such a trifle could have grave consequences, in line with the logic of reevaluating the "nothingness" that we can find in most of Marivaux's works.

Keywords: Marivaux, bilboquet, trifle, Rococo, liberation of the mind